

Introduction : Un barbare à deux pieds sans plumes

1. Nous sommes tous des Papous

2. Dévorons nos bébés !

3. Notre côté nazi

4. Ah ! Dieu que la guerre est jolie...

5. J'ai la rate qui se dilate

6. La planète ébouillantée

7. Vous avez dit : « durable » ?

Conclusion : Le tourbillon des molécules

*Je déplore le sort de l'humanité d'être, pour ainsi dire,
en d'aussi mauvaises mains que les siennes.*

JULIEN OFFRAY DE LA METTRIE
Œuvres philosophiques

**UN BARBARE
À DEUX PIEDS
SANS PLUMES**



J'ai cru en l'homme, je n'y crois plus.
J'ai eu foi dans l'humanité, mais c'est fini.
J'ai pensé, dit et écrit que mon espèce avait un avenir.
J'ai tenté de m'en persuader. Mais je suis sûr du contraire : l'humanité n'a aucun destin. Ni lendemain qui chante, ni surlendemain qui fredonne. *No future* : elle est comme une droguée – déjantée, esclave des biens matériels, asservie à la croissance, en addiction de consommation. Une épave...

[...]



Qu'est-ce que l'homme ?

Selon la formule dévastatrice de Platon, c'est « un animal à deux pieds sans plumes ». Un poulet à poils. J'ajoute : un ravageur égoïste ; un destructeur sans pitié ; un saccageur qui n'a d'autre préoccupation que lui-même et son intérêt immédiat.

L'homme est un barbare à deux pieds sans plumes...

Gauguin demandait, dans un grand tableau : D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?

Ces questions sont à la fois biologiques, écologiques, historiques, sociologiques, économiques, éthologiques, philosophiques, voire métaphysiques, mais d'abord vaniteuses et drolatiques.

Aux yeux du philosophe qui n'a jamais entretenu d'illusions, ou du moraliste qui a perdu toutes les siennes, l'homme est un poulet à deux pieds sans

plumes qui descendent des bactéries et qui va y retourner après avoir saccagé son poulailler. Sauf miracle... Le miracle, je le rappelle, est un événement que tout le monde attend pour éviter la catastrophe, mais qui n'arrive jamais.

[...]



L'homme est un être vivant.

Comme tous ses semblables, il se reproduit (et même activement : c'est un de ses traits distinctifs) ; et il consomme. Il a besoin de respirer, de manger, de se chauffer, de s'abriter et de loger sa nichée (pardon ! sa famille). Ce faisant, parce qu'il engloutit bien plus d'énergie et de biens matériels que les espèces sauvages, et parce qu'il prolifère, il détruit à grande vitesse la seule maison, le seul vaisseau spatial dont il dispose : la Terre.

Il baptise « progrès » ce saccage...

Il massacre la nature (et tout aussi allègrement les autres hommes) au nom du Bien et du Beau. Il torture pour des causes qu'il prétend « sacrées ». Il défigure le monde et il applaudit son propre acharnement destructeur. Il vole et pille au nom de la religion, de la morale ou de la loi. Il se perd en se persuadant qu'il avance vers un avenir radieux.

J'ai peine à imaginer qu'un Dieu un tant soit peu malin ait pu créer un être aussi bête et méchant ; aussi lâche et cruel. Je conçois mal que l'évolution

darwinienne, qui ne s'encombre ni de morale, ni de finalité, ni de « dessein intelligent », ait pu favoriser une espèce aussi proliférante, ravageuse, mal embouchée et peu durable.

Les mystères du Créateur ou les énigmes de l'acide désoxyribonucléique me resteront à jamais impénétrables.

Pour la créature humaine, qu'elle soit pétrie par l'Éternel ou commandée par ses gènes, le problème est de savoir si son engeance continuera.

Combien d'entre nous ont gagné au Loto en rêve, et se sont réveillés en s'apercevant qu'ils avaient oublié de jouer ? En tant qu'espèce, nous nous conduisons sur la planète comme si elle était infiniment généreuse. Comme si elle devait ne jamais s'épuiser. Comme si elle constituait un gros lot à perpétuité. Illusion...

La Terre est un fantasma de l'espace-temps.

Nous avons débarqués dans ce rêve.

Mais, pour nous, le cauchemar a peut-être déjà commencé.

*Et Dieu les bénit, et il leur dit :
« Croissez et multipliez, et remplissez la Terre ;
et assujettissez-la, et dominez les poissons de la mer,
et les oiseaux du ciel, et toutes les bêtes
qui bougent sur la Terre. »*

LA BIBLE
GENÈSE, 28

**DÉVORONS
NOS BÉBÉ !**



La dérisoire et vaniteuse humanité ferait bien de méditer ce vers d'Anna de Noailles :

« Je suis morte déjà, puisque je dois mourir... »
Ô lecteur (« mon semblable, mon frère », disait Baudelaire) : je vais tenter de t'expliquer pourquoi l'*Homo sapiens* est fichu, foutu, perdu. En hébreu, mane, thecel, pharès (« compté, pesé, divisé »), trois mots tracés par une main mystérieuse sur un mur du temple de Babylone...

L'espèce humaine n'a aucun avenir. Elle fera encore quelques « progrès » scientifiques et techniques. Mais elle est convoquée au néant ; vouée à l'extinction, comme le dinosaure et le grand pingouin.

L'homme est un grand pingouin sans lendemain. Il disparaîtra comme ce bipède exterminé par les chasseurs, et dont le dernier périt sur un rocher d'Islande en 1844 – l'année où naquirent Verlaine et Nietzsche. (Je cherche le lien.) Sauf miracle, l'*Homo sapiens* rejoindra la cohorte des terriens qui furent et ne sont plus : quatre-vingt-dix-neuf pour cent du milliard d'espèces créées par l'évolution depuis quatre milliards d'années. Quant au miracle, j'ai la malchance de ne croire ni à la résurrection des morts, ni à la multiplication des pains ; encore moins à la mutation de l'eau en vin : impossible, même au Tout-Puissant !

Le genre *Homo* aura incarné un groupe animal à la fois prévisible et contradictoire ; généralement lâche, vil et cruel ; parfois intelligent et bon. Comme

Achille, mais sans le faire exprès, il aura opté pour une existence courte et glorieuse, plutôt que longue et fastidieuse. En un instant géologique (à peine trois millions d'années), il aura grillé ses cartouches. Moins vivace que le diplodocus ou le baluchithérium. Plus éphémère que l'éphémère, cet insecte qui ne vole que vingt-quatre heures, mais dont le groupe remonte à l'ère primaire...

L'homme est une espèce jetable, à l'image de la civilisation qu'il a inventée.

Et dont il est si fier !

[...]



Lorsque, dans un végétal ou un animal, une population cellulaire augmente de façon aberrante, elle déstabilise l'édifice. Elle accapare l'oxygène, l'eau et la nourriture. Les cellules conquérantes dépendent de celles qui les entourent pour vivre, mais elles les asphyxient, les assoiffent et les affament, tout en les intoxiquant avec leurs déchets.

À terme, les envahisseuses ruinent le système dont elles ont besoin. Elles se suicident.

Pour le médecin, une population excessive de cellules prend le nom de «tumeur». Si le processus de multiplication s'emballé, la tumeur devient maligne: on a affaire à un cancer.

Sur la Terre, on voit parfois pulluler les criquets, chenilles, moustiques, pucerons, poux, punaises et

autres « plaies », « pestes » ou « bestioles » qui dévorent les récoltes, aspirent la sève ou pompent le sang. Mais ces explosions démographiques restent limitées. Après une phase d'inflation, la population parasite s'effondre et tout rentre dans l'ordre. La tumeur était bénigne.

Une seule bête colonise en masse, et depuis belle lurette, la planète entière ; un mammifère vorace et égoïste ; un primate ; un singe anthropoïde, cousin de l'orang-outan, du gorille, du chimpanzé et du bonobo : l'homme, bien sûr ! Nous sommes trois cent mille fois plus gros que le moustique et nous vivons mille fois plus longtemps. Comme simple animal (sans compter nos maisons, nos usines et nos véhicules), chacun de nous vaut trois cents millions de ces diptères.

Les mêmes causes produisent les mêmes effets. Le moustique nous suce le sang : nous l'écrabouillons d'une gifle. Nous aspirons le sang de la Terre : elle nous assénera une grande claque.

[...]



Prononcez le mot « population ». Cela vous prend une seconde. Dans le même temps, trois bébés ont quitté le ventre de leur mère... Dites : « Oh ! la la ! » et trois nouveaux mouflets ont paru. Ajoutez : « Pas possible ! » et trois de plus réclament la becquée ! À chaque battement de votre cœur, encore trois.

Pensez-y : vous aurez vite à l'œil l'image d'un Niagara de nourrissons braillards... Seule consolation : pour que trois bébés naissent chaque seconde, il faut que trois orgasmes à but reproducteur se soient produits dans le même laps de temps. La Terre est une immense orgie. Mais Onan avait raison : mâles, mes frères, faisons jaillir notre semence à côté du vase ! Chaque seconde, trois *Homo sapiens* tombent sur notre planète, tandis qu'un seul la quitte pour recycler ses molécules dans les boyaux des asticots, en attendant le Jugement dernier ou une éventuelle réincarnation (peut-être en asticot). La cigogne, le chou ou la rose – pourvoyeurs légendaires de nouveau-nés – ne suffisent plus à la tâche. Trois bébés par seconde font cent quatre-vingts par minute. Deux cent soixante mille par jour. Quatre-vingt-quinze millions par an : la population de la France et de l'Espagne réunies.

Une cataracte, une avalanche, un raz-de-marée de nouveau-nés ! Déduction faite des chers disparus, notre peuple de bipèdes à poils rares s'accroît chaque année de plus de soixante millions de sujets. Une France ou une Grande-Bretagne supplémentaires tous les douze mois.

Disons, plus justement, un demi-Bangladesh ou six Niger ; car la grande majorité de ces nouveau-nés passent directement des entrailles de leur mère au giron de la misère.